

## **Choisir ses parents**

### **A propos de « Naissance » roman de Yann Moix**

Jean-Luc Gaspard<sup>1</sup>

#### **Liminaire**

Nous approchons désormais de la fin de notre colloque et s'il est encore trop tôt pour en faire le bilan, reconnaissons que ces deux jours ont été riches en débats et en apports autour de notre thématique générale. Pour cette dernière séquence et alors que nous sommes proches de la « surcharge cognitive », je vous propose de nous autoriser un petit décalage. Et ce, grâce et au travers d'une œuvre littéraire offrant un angle de vue tout à fait original à titre fictionnel sur le rapport d'un sujet à la famille moderne, plus exactement le rapport d'un sujet au couple parental – si tant est que ce serait, selon Lacan, la formation dominante dans nos sociétés post-industrielles.

Avant d'entrer comme l'on dit dans le cœur de notre propos, il me semble important de reprendre des propositions qui me semblent faire consensus dans la communauté analytique. La première est de distinguer la famille, la constellation familiale d'avec le monde animal en regard de notre situation de parlêtres. La famille humaine se constituerait comme vectrice d'une « machinerie » symbolique pour offrir à chaque sujet un logis, une première inscription dans le lien social. En effet, en tant que courroie de transmission, humus et premier creuset, l'institution familiale inaugure un arrangement discursif tout autant social que subjectif. Elle institue, coordonne symboliquement, détermine un cadre (fût-il dysfonctionnel) à partir duquel le sujet va avoir à régler symptomatiquement son propre rapport au signifiant et à la jouissance. De par sa dimension politique associée à l'imposition symbolique et sa dimension économique (par le rapport à la jouissance et la possibilité d'inscription (ou non) dans un désir singulier), la famille se propose – à la suite de l'entrée inaugurale dans le langage – comme élément majeur de la construction du sujet. Nomination,

---

<sup>1</sup> Psychanalyste, MCF en Psychopathologie, Directeur de la composante « Recherches en Psychopathologie : champs et pratiques spécifiques », EA 4050, Université Rennes 2

inscription dans l'ordre des générations, transmission d'un savoir inconscient, la « famille instituante » se fait pivot du rapport à la « langue » et à la castration comme des démêlés avec l'Autre (le grand Autre) permettant une prise de position du sujet vis-à-vis du désir parental et une entrée singulière dans la ronde du sexuel.

Mais à quel titre le couple formé (peu importe sur quelle composition sexuelle il repose) peut-il s'inscrire dans la fonction parentale ? A la différence de l'animal, la fonction de reproduction ne s'étaye pas seulement sur la fonction biologique mais sur la mise en jeu du désir. Cette subversion de la fonction biologique inscrit de facto l'enfant comme objet dans le désir de l'Autre et comme sujet à reconnaître. Cependant il y a toujours une sorte d'opacité de ce qu'il en est du désir parental présidant à toute nouvelle venue au monde, opacité attachée à ce savoir insu qui autorise chez les partenaires du couple parental bien des accords et des discords. Et cette opacité désirante (je ne dis pas forcément : anonymat du désir) vient masquer les surdéterminations signifiantes qui président souvent à son insu aux choix ultérieurs de chaque sujet dans ses engagements sociaux mais aussi dans sa sexualité.

### **De la famille conjugale moderne...**

En préparant cette communication je vous avouerai avoir longuement hésité pour trouver support à mon propos. N'existe-t-il pas en effet autant d'illustrations de la famille moderne que de formules de notre modernité ? On pourrait s'amuser à en décliner les principales figures : la famille rétromoderne, la famille hypermoderne, adepte du nomadisme et du métissage, la famille théomoderne en refus de toutes les légalisations (divorce, avortement, homosexualité, mariage homosexuel), la famille écomoderne adepte de la décroissance, la famille ethnomoderne qui rêve d'un chacun chez soi. Face à une telle aporie, j'aurai pu me tourner (première idée qui m'est venue à l'esprit) vers une production télévisuelle qui résume à elle seule, de façon ironique et parfois féroce, les tribulations d'une famille américaine moyenne, je veux parler de la famille Simpson. Comment ne pas penser en effet à cette série animée – créée en 1987 – selon les propres dires du créateur le jeune Matt Groening pour camper dans un miroir quelque peu déformant et grotesque sa propre famille, sorte de modèle dérisoire et corrosif de la société américaine ? Tout y est : le groupe

désormais réduit de la famille conjugale : la mère Marge, le père Homer, deux petites sœurs Lisa et Maggie et enfin le garçon Bart.

Cependant, délaissant la série télévisuelle et ses centaines de sketches, j'ai préféré revenir à la littérature et au roman de Yann Moix publié chez Grasset intitulé « *Naissance* »<sup>2</sup>. Cet ouvrage de plus de mille pages raconte les tribulations depuis la naissance de l'auteur au sein d'un huit clos familial qui scellera en réaction son choix et son destin d'écrivain. Même si l'on peut être que réservé sur certaines des prises de position actuelles de l'auteur, il faut oser « affronter » (c'est comme cela que la lecture s'est présentée pour moi) l'écriture de Moix dans ce qu'elle a d'extravagant, de décapant, de dérangeant, parfois même de délirant quand s'esquisse la dénonciation et le portrait violent, tragi-comique et même sordide du couple parental.

Le projet tient d'une interrogation : Peut-on naître en dehors de ses géniteurs ? Peut-on échapper à une violence et à un rejet qui n'est pas que symbolique ? Derrière une écriture loufoque, se dresse un réquisitoire implacable et une profession de foi à contrario de l'idée commune : « *La naissance ne saurait être biologique : on choisit toujours ses parents* ».

De la naissance en effet qu'en est-il ? Suivons pas à pas *notre* auteur dans ses élucubrations : « *J'ai cru un instant (on est naïf à zéro an) que j'allais incarner un progrès dans l'humanité : en naissant dans les derniers, me situant en matière de naissance à l'extrême pointe de l'actualité, peut-être allais-je représenter une race nouvelle d'humain, dont la biologie avait gagné, de manière excitante en complexité. Tu parles. Tout a toujours été déjà très neuf – sans moi. Tout sera toujours déjà très vieux* » (p. 21). Là où selon la formule consacrée, « l'enfant est le père de l'homme » – à entendre comme le fait que le nouveau venu n'est pas seulement un héritier ou un déshérité mais qu'il ramène lui-aussi par les conflits inconscients qu'il induit chez ses parents tout un héritage et une communauté de destin, lui qui vient en quelque sorte lier à nouveau la phylogénèse propre à l'espèce humaine et l'ontogénèse de l'échelle individuelle, le programme de Moix est autrement plus radical : « *Naître – écrit il – c'est semer ses géniteurs. Non pas tuer le père, mais tuer en nous le fils. Ce qui compte ce n'est pas la mise au monde mais la mise en*

---

<sup>2</sup> Moix Y., *Naissance*, Paris, Grasset, 2013

*monde* » (Ibid.). On pourrait être surpris par tant d'ardeur à vouloir en finir avec ses déterminations, désirer s'éclipser et fuir à jamais ses premiers Autres.

Il faut dire que devant le portrait du couple qui nous est dressé, il y aurait de quoi. Comment venir au monde dans ce qui relève d'une violence signifiante fondatrice, violence des mots qui échoit au père comme à la mère, violence qui sera ultérieurement dans de nombreux passages du texte tout autant physique, morale et réelle? Je vous passe les descriptions croustillantes de l'auteur se lançant dans une reconstitution imaginative de la rencontre amoureuse des parents, dépeignant avec crudité leur sexualité, la grossesse de la mère... pour essayer justement de serrer – comme dans une cure – ce qu'il en est des désirs et maternel et paternel en regard de sa venue au monde :

La mère : « *ma mère ne m'avait pas désiré personnellement : il s'agissait pour elle de vérifier son pouvoir de procréation, sans lequel elle se fût suicidée* ». (p. 36) « *Ma mère entretenait des relations ambiguës avec l'existence. Elle réprimait ses envies d'en finir (trois tentatives de suicide seulement, soit deux fois moins que mon père) par la fréquentation des piscines et des salles de gymnastique. Elle était composée de 94% de méchanceté gratuite, de 2% de cruauté inadmissible, d'1% de sadisme absolu, de 2% d'instinct maternel obligatoire et inné et, enfin, de 1% de mère diverse. Elle avalait d'impressionnantes quantités de thé noir* ». (p. 551)

Le père : « *Oui, avoue-t-il à un de ses collègues. Cet enfant, je ne le désirais pas. Je n'en ressentais pas la nécessité. Pas l'envie pas la faim. Pas le goût. Pas d'inclinaison pour. Pas d'intention de. Pas de vocation. Pas de penchant. Pas de souhait* ». – un peu plus loin – « *On ne peut pas toujours réussir le jet parfait. Mais là je sais que c'est parti en torchon. Je ne serai pas étonné d'avoir produit un torchon. C'est parti en chiffon. Je ne serai pas étonné d'avoir produit un chiffon. C'est parti en chique. Je ne serai pas étonné d'avoir produit un chicon. C'est parti en dinde. Je ne serai pas trop étonné d'avoir produit un dindon* ». (p. 22)

Autre passage : « *Je vous présente mon premier jet ! Dira mon père parlant de moi. Malheureusement, on ne m'a pas fourni de gomme.* » Ou encore : « *Il n'est pas né que j'en voudrais déjà un autre. A la place* ». (p. 24)

Conclusions de l'auteur :

– *« Il fallait se rendre à l'évidence : ma naissance ne serait jamais comprise de mon vivant. Je me raccrochai pour survivre à l'idée que je naissais pour l'avenir. Je naissais pour des raisons posthumes »* (p. 65)

– *« On allait me donner la vie ; jamais on ne me fournirait (je le savais bien!) de quoi la remplir »* (p. 24)

*Ainsi – « Naître, c'est se faire des ennemis. Très vite, je m'en fis deux pour la vie : le premier était une femme intitulée « maman », le second, un homme appelé « papa ». Ces deux appellations sont ridicules »* (p. 52)

– *« J'étais donc là, dans le périmètre restreint de ma mère. J'entendais le monde. Ça me disait moyen. Le plus difficile, dans l'acte de naître, c'est de l'expurger de toute notion de fatalité. On s'accoutume à la vie, et même, on s'accoutume à la mort – on ne s'accoutume jamais à la naissance »* (p. 22)

Il faut dire que le nouveau né Moix va en retour donner du fil à retordre à ses géniteurs. Tout d'abord, un accouchement des plus longs et difficiles qui va finir en césarienne.

*« – Pique-assiette, va ! Parasite. Crevard ! Vautour ! (Vous aurez reconnu la voix de mon père). Ma mère poussait, poussait.*

– *Assisté ! Gauchiste ! (Même remarque)*

– *Nous étions en mars 1968. Il s'en fallut de peu que mon paternel ne me traitât de soixante huitard, une de ses récurrentes insultes tout au long de sa vie. Et tandis que ma mère poussait, mon père me repoussait ».* (p. 57)

S'ensuit une longue et cocasse description des premiers jours de vie à la clinique. Le nouveau-né étant tellement hurleur que la direction de la clinique menace d'expulser toute la petite famille. Les jours passent : *« Je n'avais toujours pas de prénom. Je n'étais pas prénommé. J'étais vide et vague, installé dans un abîme d'anonymat. Je n'avais pas d'identité valide, j'étais un corps sans étiquette ».* (p 219)

Alors que les parents confient la responsabilité du choix du prénom pour leur rejeton à d'autres personnages, l'un d'entre eux va découvrir ce que personne n'avait jusque là entrevu : *l'enfant est né circoncis*. Tout vire alors au gag car les parents qui ne cachent pas leur antisémitisme primaire se voient contraints d'interroger des représentants de la religion juive. Peut-on admettre au sein de la communauté un enfant déjà circoncis de naissance ? Comment définir cet enfant dans le cas précis où personne n'a réalisé la circoncision ?

– *Votre fils, madame, monsieur, est un fils apotropaïque*

– *Un peu trop quoi ? Bégaya ma mère.*

– *Ma femme et moi ne comprenons plus rien ! Hoqueta mon père. On nous dit d'abord que notre enfant est achiroptique, ensuite qu'il est apotropaïque. Cela fait beaucoup de mots compliqués pour un fils unique.*

– *Apotropaïque, Monsieur Moix. On ne touche pas à un fils apotropaïque. On le laisse en état. Il ne faut pas faire n'importe quoi, n'importe comment, quand on met au monde un fils qui signifie. Un fils millénaire et important. Un fils cananéen. Ce fils est le fils de l'Homme avec un grand h, il est l'exclusive propriété de l'humanité. Qui seule en a l'usufruit. Alors bas les pattes !* » (p. 375-76). Cette situation extraordinaire tourne à l'affrontement théologique entre rabbins et spécialistes du Talmud. Finalement les parents préfèrent se retourner vers la médecine pour que lui soit greffé un prépuce (récupéré sur un membre de la communauté juive) et ce, afin de pouvoir le réinscrire dans la religion catholique. Bref ces pages de pures élucubrations conduisent les parents à considérer leur fils comme le « *juif de la famille* ».

### **...A la haine du père**

Comment se protéger et se défendre de la méchanceté de l'Autre paternel ? Il est vrai que le père, enseignant dans un établissement d'Orléans qui se serait refusé à incarner la fonction, la délaissant à un ami de la famille est décrit comme un beauf raciste, radin, habité par la crudité langagière. D'où la haine irrépressible du fils à son endroit.

Nous sommes au milieu de l'ouvrage quand Yann Moix règle ses comptes dans un long chapitre d'explication avec Monsieur Moix dit le père :

– *Dois-je en conclure, mon fils qui n'est pas mon fils, que tu veux te choisir d'autres parents ?*

– *Affirmatif. Je vous l'ai dit, je me choisis comme père Monsieur OH Marc-Astolphe. Vous ne m'êtes père que selon l'acception moderne. Mais vous n'êtes point mon père dans mon acception à moi, tout simplement parce que je ne vous ai pas choisi. Le curé, je pourrais lui dire « mon père » si j'étais croyant, et il aurait le droit de m'appeler « mon fils » en retour. Mais vous, je ne vous le permets pas. Dans l'acception de père, dans son acception moderne j'entends « périphérie ». Père – Iphérie.*

– *Vous vous prenez pour Lacan? [Je n'invente rien ... c'est dans le texte]*

– *Non ! Mais lui, Lacan, je l'aurais volontiers pris pour le père. Là-Quand ? Le père n'est jamais là. Le rêve. Mais dans « père » je n'entends pas seulement périphérie. J'entends également « périmer ». Père-y-met. Il met dans ma mère de quoi devenir père. Ça sent donc l'éphémère, l'intromission, le coït, le transitoire, le destiné à la péremption ». (p. 499)*

Plus loin : « *Tuer le père, par conséquent, c'est paradoxalement le faire renaître. Vous comprenez bien Monsieur, tuer le père n'est pas tellement intéressant. Ce qui m'importe, plus que tout, c'est de banaliser ce meurtre, le désacraliser, de tuer le père comme on tue une mouche. Les gens passent leur vie à vouloir tuer le père, mais c'est parce que leur père leur est une idole* »

Conclusion aux accents shakespeariens : « *C'est un meurtre par indifférence. Je suis différent de vous, monsieur, mais il est vrai que la biologie s'est attelée à ce que je vous ressemble un peu. Pourtant, ce n'est ni par différence ni par ressemblance que je vous hais, que je vous tue, mais par indifférence* ».

Le père encaisse le coup mais répond avec malice qu'il y a encore un fil, un lien entre eux qu'il ne peut briser : *la transmission du nom.*

Réponse du fils : « *déposséder le père du nom, l'en débarrasser, car c'est un nom qui est en train de périlcliter, monsieur. De moisir. De prendre l'eau. C'est un nom qu'on dirait presque à l'abandon, telles ces barques écaillées, éventrées sur les bords de Loire* ». (p. 501) Mais comment le retaper, le redresser, le restaurer ce fameux nom ? Retour au texte : « *Que va faire « Yann Moix » ? Il va se venger. Il va venir défier ses parents sur le fameux terrain de ce qu'ils excraient : l'art. Il va se venger de son père en le*

*tuant par les mots, il va se venger de sa mère en passant à la télé, en étant célèbre, plus tard en entrant à la pléiade* ». (p. 502)

C'est que le jeune Moix en a bavé des dictées, devoirs et leçons à usage punitif des parents et notamment de la mère. (p. 503)

Formidable booster donc que cette haine de la famille conjugale, que ce court-circuit vers un autre père : « *ce que je veux, c'est que la littérature entre dans le nom de Moix* ». L'on pourrait rétorquer dans l'après-coup : « mission réussie ». Yann Moix va obtenir avec cet ouvrage Le prix Renaudot en novembre 2013.

### **Perspectives**

Certes l'on trouve chez Yann Moix des passages à la longueur parfois épuisante et une accumulation de mots et de sonorités qui flirte avec la logorrhée. Mais dans la dénonciation féroce de l'imposture et du mépris envers l'enfant, dans cette présentation caricaturale de l'Autre parental, comment ne pas retrouver aussi une figure de notre modernité ? Au temps de l'adultisation comme de l'usage privatif des enfants, du jeunisme exacerbé des adultes, au temps de l'adolescence généralisée, combien de couples parentaux immatures ou démunis, en quête de sens pour eux-mêmes comme pour leur progéniture ? Au temps du fantasme de l'enfant « parfait », sans tare, voire issu de gamètes de donneurs à haut potentiel, au temps de la mise en conserve d'ovocytes pour accroître la capacité de travail de certaines ingénieurs femmes dans de grandes multinationales (Facebook, Apple), pourquoi ne pas inverser le paradigme et revendiquer bel et bien le fait de « choisir ses parents » ? Derrière toutes les exagérations du roman de Moix, nous retrouvons une dénonciation en règle de la situation actuelle que Lacan avait soulignée dès les années 1950 : la réduction de la famille à sa constitution la plus élémentaire dans nos sociétés actuelles



conduit à son renforcement privatif par une mainmise inédite du noyau familial au niveau de la transmission du savoir comme de la forge des identifications<sup>3</sup>.

Bref, ce que souligne et dénonce Moix dans son roman, c'est la puissance captatrice de la cellule conjugale moderne, la réduction des supports identificatoires, l'emprise exercée sur ses membres dont chaque sujet a la charge de se déprendre ou non, de s'en extraire ou non (rupture, séparation à l'amiable, impossible séparation, ravage, fusion, nid de folie, etc..). Associée au déclin social de l'imgo paternel, l'on peut donc penser que la réduction de la famille moderne fait de cette dernière le foyer de tensions, de difficultés majeures pour négocier la névrose infantile et aussi d'accidents symboliques déterminants les modes d'expression pathologiques dans la psychose ou la perversion. Il est intéressant de noter que Lacan emploie à l'endroit du groupe familial un terme botanique. Il parle de *déhisence* (qui n'est en rien synonyme de dégénérescence). La *déhisence*, c'est l'ouverture brutale d'une plante liée à de fortes tensions au niveau des parois sous l'effet de la sécheresse ou lorsqu'elle est advenue à maturité, une opération mécanique qui conduit à l'expulsion des spores ou des graines.

D'un côté, fragilisation des assises symboliques, de l'autre sur-présence de l'Autre parental là où dans la réalité l'écart entre générations n'a jamais été pourtant aussi mince et enfin entrée en scène d'un surmoi féroce.

Pas de choix pour le sujet moderne dans le rapport à la vérité, au sexe ou au savoir qui ne soit en quelque sorte *un choix orienté* voire forcé dans la psychose. Avec une quête de la fonction du Tiers qui ferait cruellement défaut dans le roman si l'ami des parents Oh Astolphe ne venait pas investir cette fonction supportrice du sujet.

C'est un fait : quelque soient les montages de sexualité et les constructions sociologiques propres à la famille moderne (recomposition, monoparentalité, GPA

---

<sup>3</sup> Le passage a été maintes fois cité : « la conséquence de cette réduction de plus en plus étroite du groupe à sa forme conjugale a pour conséquence un rôle formateur de plus en plus exclusif dans les premières identifications de l'enfant comme dans l'apprentissage des premières disciplines » p. 132.

Lacan, J. « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 125-149

(gestation pour autrui), homoparentalité), quelque soient les fameux débats sur le « mariage pour tous » promu comme une norme sociale à usage de chacun, il existe une inertie anthropologique du fait humain qui en appelle à la fonction du Tiers et à la Référence pour reprendre l'expression de Legendre et par laquelle chaque parlêtre peut s'inscrire dans l'institution du langage, institution qui, à une période donnée, « *marque dans le culturel le recoupement du biologique et du social* »<sup>4</sup>. Comme le relève fort justement Zafiroopoulos, « *il reste encore aujourd'hui quelques ressources à l'Autre de la langue [...] et qu'aujourd'hui comme hier, de près et de loin, c'est par elle que s'incarnent les règles de la fonction symbolique qui déterminent à la fois le mode de régulation de l'Autre social et de la jouissance* ».<sup>5</sup>

Dès lors il revient aux parents comme à l'enfant de se choisir (ou non), de s'adopter (ou non), de se passer de l'autre (ou non), bref de faire jouer la fiction, le mythe institutionnel œdipien au travers des figures du père, de la mère, de l'enfant en référence à l'axe phallique.

Or, c'est sur point que « *Naissance* » le roman de Moix apparaît de notre temps. D'un côté, « *le tissu social – mais aussi la structure familiale – ne joue plus son rôle de garant, d'une permanence qui assure l'individu d'une continuité signifiante* »<sup>6</sup>. De l'autre, l'articulation de la construction obligatoire de soi et de la réduction de l'âme à la dimension concrète du corporel qui conduit certains de nos contemporains à cette conclusion : la « *fabrique de soi* » implique et exige la modification de la chair, la rectification du support corporel. Dans « *Naissance* », ce recours au corps propre, cette stigmatisation dans le corps biologique (être né déjà circoncis) place notre auteur dans une posture de l'Un et d'auto-fondation qui confirme en retour la règle de la stigmatisation et de la ségrégation généralisée des liens sociaux, ségrégation à laquelle le lien familial au temps de l'individu roi et des mirages de l'ego n'échappe pas.

Enfin, ce que ce roman nous permet de verser au débat, c'est la façon dont peut désormais s'inscrire la fonction du Tiers au niveau des politiques de la famille. La promotion sur un mode entrepreneurial de la parentalité, le développement des droits des parents, leur place dans la transmission des informations et leur association à nombre de décisions de

---

<sup>4</sup> Lacan, J. « Propos sur la causalité psychique », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.184

<sup>5</sup> Zafiroopoulos, M., *Du père mort au déclin du père de famille : où va la psychanalyse ?*, Paris, PUF, 2014, p.224

<sup>6</sup> Wiener, S. « Le tatouage, de la parure à l'œuvre de soi », *Champ Psychosomatique*, n°36, p.168

l'Autre social, le poids des revendications familiales, bref ces nouvelles formes de contrat social ne participent-elles pas de la fragilisation des institutions sociales ? N'empêchent-elles pas la possibilité pour les travailleurs sociaux de poser des actes ? Notre questionnement ne relève pas de quelque vision nostalgique et passéiste. Pour tous les professionnels de l'action sociale, de l'éducatif ou du juridique convoqués au chevet d'enfants, d'adolescents ou de parents, comment ne pas se faire prendre aux mirages de la famille moderne idéale, de la famille normative à réparer, à sauvegarder ? Comment éviter l'excès et les paradoxes auxquels peut conduire la logique volontariste pour le bien et le mieux de l'Autre ici maternel, là paternel ou encore parental. Ce souci récurrent de sauvegarde du lien, de re-création, de restauration ou de simple maintien ne peut-il pas tout autant contourner, dénier ou éluder le rapport au réel, à l'impossible qui prévaut dans chaque famille et venir escamoter ce qui devrait être la fonction du Tiers séparateur. Si l'on admet la complexité des articulations au sein d'une famille et pour chacun de ses membres entre différents registres : la réalité psychoaffective, les identifications inconscientes, les affiliations conscientes, comment ne pas montrer une extrême prudence dans nos pratiques, montages, observations ou interprétations au regard du Droit, de la Loi, de l'Interdit ? C'est chacun de notre place, ici analystes, là acteurs du champ social, de veiller à ne pas se faire aveugler par les surdéterminations culturelles et économiques mais à laisser une place à l'inédit et à la fiction qu'elle soit œdipienne ou romanesque. Bref, subvertir encore et encore la logique contemporaine du « care », du « prendre soin » familial et choisir d'accompagner par un désir décidé chacun au cas par cas dans la variété des situations et la singularité des parentalités.